Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 23

Artikel: Les noces interrompues : [suite]
Autor: Fourgeaud, Alexandre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183285

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mais elle est badigeonnée en gris de papier à sucre, mais ils ont pauvrement remis à neuf la flèche du clocher de la croisée, et ils ont posé sur le clocher du portail le bonnet pointu du magicien Rhotomago...

» Quand je suis sorti de l'église la nuit tombait, et j'ai encore pensé à vous, mon cher peintre. Lausanne est un bloc de maisons pittoresques, répandu sur deux ou trois collines qui partent du même nœud central, et coiffé de sa cathédrale comme d'une tiare. J'étais sur l'esplanade de l'église, devant le portail, et, pour ainsi dire, sur la tête de la ville; je voyais le lac au-dessus des toits, les montagnes au-dessus du lac, les nuages au-dessus des montagnes, et les étoiles au-dessus des nuages; c'était comme un escalier, où ma pensée montait de marche en marche, et s'agrandissant à chaque degré. Vous avez remarqué, comme moi, que, le soir, les nuées refroidies s'allongent et s'aplatissent en prenant des formes de crocodiles. Un de ces crocodiles noirs nageait lentement dans l'air vers l'ouest: sa queue obstruait un porche lumineux bâti par les nuages au couchant; une pluie tombait de son ventre sur Genève ensevelie dans les brumes; deux ou trois étoiles éblouissantes sortaient de sa gueule comme des étincelles; au-dessous de lui, le lac sombre et métallique se répandait dans les terres comme une plaque de plomb fondu; quelques fumées rampaient sur les toits de la ville. Au midi, l'horizon était horrible; on n'entrevoyait que les larges bases des montagnes enfouies sous une monstrueuse excroissance de vapeurs. Il y aura une tempête cette nuit.

» Je rentre et je vous écris; j'aimerais mieux, bien mieux vous serrer la main et vous parler. Je tâche que ma lettre soit une espèce de fenêtre par laquelle vous puissiez voir ce que je vois.

» Adieu, Louis, à bientôt. Vous savez que je suis à vous. » VICTOR. »

Mœurs alpestres d'autrefois.

Un touriste écrivait à la *Gazette de Lausanne*, en août 1805 :

« Curieux de voir la célèbre fête des *Bergers des Alpes*, dont j'avais tant ouï parler, je suis parti pour *Interlaken*. J'en suis revenu et voici ce que j'ai vu et que je vous invite à publier, si vous jugez que la chose en vaille la peine.

Arrivé le 17, à six heures du matin, à *Interlaken*, je me suis de suite rendu à un quart de lieue de là sur le lieu de la scène, afin de m'y procurer une bonne place. Mais je fus bien surpris de n'y trouver encore que des vendeurs de vivres, de fruits et de rafraîchissements de toute espèce, et quatre grandes tentes dressées. J'ai vu là, au pied d'un charmant coteau en ceintre et agréablement boisé, une belle pelouse un peu marécageuse, où l'on avait tracé un cercle d'environ 300 pas de circonférence, entouré d'un banc. C'était la scène, autour d'une partie de laquelle s'élevait, en forme d'amphithéâtre, ce coteau sur lequel on apercevait les ruines de l'antique château d'*Unsprunen*. Insensiblement le nombre des curieux augmentait, lorsque vers les neuf heures j'ai vu arriver, au son de deux cors de chasse, les acteurs, suivis d'une foule de spectateurs de tout état, qui sont entrés dans le cercle, où les uns se plaçaient sur les bancs et les autres se couchaient sur le gazon. Dans le même instant j'entendis, d'un côté, des femmes chanter dans les bois voisins; de l'autre, des instruments de musique. Bientôt le spectacle a commencé. J'ai vu sur une place, au-dessus du coteau, quelques bons tireurs à la cible. J'ai vu, dans le cercle, des montagnards de l'Oberland lancer tour à tour, à la distance de 25 à 30 pieds, un boulet de 36 livres. J'ai vu des paysans d'Appenzell lancer à six pieds un caillou que deux hommes avaient placé sur leurs épaules, qu'on disait peser 180 livres, et qui roulait encore à quelques pieds du point de sa chute. J'ai vu des lutteurs de l'Oberland se serrer corps à corps, l'un enlever de terre son adversaire, et après l'avoir tourné en l'air, à bras tendu, le renverser sur le dos.

J'ai admiré la force étonnante de ces hommes nerveux, dont les jeux me rappelaient en miniature la fable des Titans escaladant l'Olympe. Pendant ces jeux, j'entendais dans un des coins du cercle un concert de voix de femmes, dans un autre un concert de cors-de-chasse et d'autres instruments, là enfin un concert de deux de ces trop fameux *cors des Alpes* (Alphorn), longs de 5 ou 6 pieds, dont le son aigre, sec et monotone fatiguait singulièrement mes oreilles. — J'ai vu là en tout plus de 3,000 âmes, tant acteurs que spectateurs, et parmi ceux-ci plusieurs étrangers des deux sexes et des Suisses de tous les cantons. J'y ai remarqué entr'autres MM. les deux avoyers de Berne et quelques conseillers: MM. Gadi, de Diesbach, de Maillardoz, de Reynold, de Muntenach, de Fribourg; de Glutz, de Bezenval, de Roll, de Soleure; MM. les conseillers Abel Merian et Hausler, de Bâle; Meyer, Schweizer et Martin Usteri, de Zurich; Aloïs Reding, Wirz, de Schaffhouse, etc.

A midi, le spectacle ayant fini, les acteurs, les directeurs de la fête et plusieurs étrangers invités sont entrés dans les quatre tentes, où ils ont dîné à de grandes tables bien servies, tandis que d'autres curieux faisaient un repas champêtre sur le gazon.

Vers les 3 heures, une belle dame bernoise distribua les prix aux vainqueurs. Ils consistaient en médailles d'argent qu'elle attachait à leurs boutonnières; en moutons, en béliers, en poches de cuir pour mettre le sel, en bonnets de cuir, etc. Dans la soirée, il y eut un bal à Interlaken, où je n'ai pas assisté, car je m'acheminai de bonne heure du côté des glaciers du Grindelwald et m'en revins de là par le Valais en passant la *Gemmi*. F. M.

LES NOCES INTERROMPUES

IV

Auguste joignit les mains avec un mouvement de crédule stupeur, en disant :

— Pardon, pardon, Mademoiselle Léontine.

— Vous refusez donc ? répéta-t-elle tremblante elle-même.

— Non, non! j'accepte, s'écria-t-il. Ah! je suis bien coupable, Mademoiselle, et ne suis-je pas mille fois plus heureux que je ne mérite, de l'occasion qui m'est offerte de montrer mon repentir, et s'il m'est permis, malgré mes torts, de consacrer ma vie à racheter l'erreur d'une heure d'égarement.

— N'espérez pas cela, dit-elle vivement; votre vie ne m'est pas utile. Il me faut la simple réparation que je suis venue chercher ici; après cela vous serez libre de retourner où il vous plaira.

Obéissant à un geste impérieux, Auguste la suivit, désespéré de cet arrêt, mais ressentant une satisfaction mêlée d'amertume à subir la volonté de Léontine.

A la porte de la rue se trouvait déjà, dans une voiture, César Gousseaud; Gérôme Duplantin parut quelques instants après. Tous quatre se rendirent à l'hôtel des Colonies, rue Croix-des-Petits-Champs, où leur déjeuner était servi. Léontine refusa de se mettre à la même table que son ex-fiancé, qui resta seul avec son père, dont il reçut une vive réprimande, moins sévère cependant qu'il ne la méritait. Le dur accueil que lui avait fait Léontine le préoccupait tristement; en ce moment, hormis le malheur qui le menaçait de perdre un amour si désirable, tout lui était indifférent.

A midi, ils partaient ensemble pour Châtellerault. Les exigences de la voiture ne permirent pas d'écouter les répugnances de Léontine; ils voyagèrent donc réunis dans l'intérieur; le silence le plus sombre régna pendant tout le voyage. Léontine évitait avec dédain les regards qui la cherchaient; Auguste se désolait et, s'il avait osé, il aurait pleuré comme à son premier voyage de Créteil à Châtellerault.

A quatre heures du matin, on arriva à destination. Auguste, huit jours après sa fuite, rentrait à Saint-Jean, plus honteux, plus malheureux que jamais. Là, en effet, devait se consommer sa dernière infortune.

Tout se disposait pour une seconde comparution devant l'autorité municipale. Seulement Gérôme Duplantin, en attendant le moment fixé pour la cérémonie, ajournée au lendemain, enferma son fils dans une chambre haute. Hélas! il aurait bien voulu s'en échapper pour aller se jeter aux pieds de Léontine et implorer son pardon. Il demanda vainement à la voir et à l'entretenir quelques minutes; elle fut inébranlable dans ses refus. Il tenta inutilement d'attendrir le domestique qui lui portait ses repas; tout ce qu'il en obtint, ce fut qu'il remettrait une lettre à Léontine. La lettre partit bien, mais il ne vint point de réponse.

Enfin, à huit heures du soir, Auguste, en grand costume de fiancé, monta en voiture avec son père, se dirigeant vers Saint-Jean-le-Léger. L'étrange rupture d'Auguste ayant excité la curiosité, une grande foule attendait la noce sous les tilleuls de la mairie: on glosait de toutes parts sur sa contenance.

— Il n'a pas l'air content, disait-on.

— Dame! on l'oblige *de force*, s'écria un paysan.

— Ces militaires sont si durs pour leurs enfants, fit observer un troisième qui répondait aux deux autres.

Léontine, sa charmante physionomie empreinte d'une triste mélancolie, s'avança, donnant le bras à son père, au milieu d'un murmure d'admiration.

Auguste marchait derrière elle d'un pas hâté et honteux.

L'un et l'autre s'arrêtèrent devant la table dont le tapis vert s'était maintes fois, depuis huit jours, présenté aux souvenirs et aux regrets du jeune homme.

Ecoutant ensuite avec une résignation anxieuse l'interrogation formulée du maire:

— Acceptez-vous Mademoiselle Léontine-Amélie Gousseaud pour épouse?

Il répondit, en joignant les mains avec ferveur:

— Oui, oui, de grand cœur!

Puis il baissa la tête pendant qu'un frémissement indescriptible courait dans la foule. Mais le frisson le prit en entendant le maire dire à Léontine:

— Mademoiselle, acceptez-vous pour époux Monsieur Louis-Antoine-Auguste Duplantin?

Un silence plein d'anxiété suivit cette question. Auguste tourna des yeux suppliants vers Léontine, qui restait silencieuse. Son cœur se brisa, sa raison lui fit défaut; il tomba aux genoux de la jeune fille...

— Eh bien! Mademoiselle, j'attends, dit le maire.

— Eh! monsieur, je ne suis pas venue ici pour dire *non*, répondit-elle d'une voix grave; la loi ne tient pas compte de la dignité du cœur.

Le maire posa la question de nouveau, et Léontine, impatiente, répondit par trois fois:

— Oui..., oui..., oui..., aux applaudissements de l'assistance.

. . . . . .

Dix mois plus tard, un petit ange rose et blond mettait le comble au bonheur du jeune ménage, et rendait fous de joie les deux grands-pères, Duplantin et Gousseaud, qui se promirent bien d'élever *militairement* leur cher petit bonhomme, comme ils l'appelaient déjà.

— J'en veux faire un général, disait le père Duplantin.

— Moi, un maréchal de France! ripostait Gousseaud.

Les tendres cœurs! ils oubliaient que l'homme propose et que le destin dispose!

A quoi sert de prévoir l'avenir?

Alexandre FOURGEAUD.

Quand on songe aux nombreux moyens de transport dont nous jouissons, aux lignes de chemins de fer qui sillonnent les continents en tous sens, on a peine à croire à ce qui existait sous ce rapport au commencement de ce siècle. Les annonces suivantes, extraites d'un journal lausannois, de 1805, peuvent en donner une idée.

— « Dimanche prochain, 12 du courant, il partira une bonne voiture pour Hambourg, passant par Berne, Bâle et Francfort, dans laquelle il y a des places à donner. — S'adresser à Delavaux, maître voiturier, Cheneau-de-Bourg, 39, Lausanne. »

— « Du 10 à 12 courant, il partira pour la Hollande une bonne berline où il y a encore des places à donner, et du 15 au 18, une dite pour Hambourg. S'adresser à Ramuz, au Chêne, à Lausanne. »

— « A la fin de mai courant, il partira une bonne voiture pour la Hollande; au 1er juin, une dite pour Francfort, Leipzig et Berlin; une dite pour Hambourg et Lubeck; dans chaque voiture il y a des places à donner. — S'adresser chez J.-Louis Demollin, voiturier, à Lausanne. »

L. MONNET.

ANNONCE

En souscription

A LA

LIBRAIRIE B. BENDA

Lausanne, Vevey, Montreux.

Reclus. Géographie en livraisons, à 50 cent.
Littré. Abrégé du dictionnaire, en livraisons à 50 cent.
Stieler. Hand Atlas en livraisons à 50 cent.
Littré. Grand dictionnaire, 4 vol. reliés, fr. 120, payables en 12 termes mensuels de 10 fr.

Des prospectus et des premières livraisons sur demande.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY